

[POESIE]

ÉRIC BRUNIER : *UNE LECTURE DE CONFRONTATION DE MALLARME*

Aujourd'hui

En matière de lecture, entre les contemporains, dominent **deux figures** : le texte, et singulièrement celui de poésie, est **un supplément**, un vague ornement par lequel se rachètent les pratiques utilitaires d'extraction de la Terre, de soumission des peuples et d'instrumentalisation des langages. Le poète est socialement accepté – et la lecture de poésie tolérée – parce qu'il proclame à la foule pragmatique et positiviste, sa capacité à une forme de spiritualité. Là où la poésie apparaît, l'idée n'est pas loin, et cela doit suffire au bien-être des vivants. Il appartient à la poésie de n'être pas tout à fait compréhensible parce qu'elle est vaine. Que la poésie soit ainsi expurgée de toute idée – et en premier de l'idée même de poésie – suffit à l'idéologie dominante. Tel est l'héritage d'un certain romantisme hermétique.

L'autre figure, où la poésie se sera autolimitée aux deux-cent-quatre-vingts caractères d'un tweet ou aux affichages à scroller de plus récents réseaux sociaux, indique que celle-ci, comme toute lecture, est devenue **un divertissement**. Il s'agit alors moins de lire que de consommer des textes et des livres. Les livres ici s'achètent et se lisent moins pour leur contenu que pour leur forme.

À quelles conditions alors, et selon quelles modalités proposer **une lecture qui soit productrice** ? Et productrice de quoi ?

Hier

Le premier romantisme, en France singulièrement celui d'Hugo, avait inventé **la figure du poète-mage**, par laquelle il se faisait médiateur entre le lecteur et le monde toujours printanier vers lequel l'humanité se dirigeait. Cet éternel printemps se disait dans la poésie « chardon bleu des sables » ou « feux jumeaux ». Lire alors, c'était imaginer un autre monde ou dans un monde semblable aux vivants, la possibilité de le transformer. Le lecteur qu'imaginaient ces premiers romantiques serait transformé et tiendrait bientôt les promesses pour l'heure irréalisables au commun des mortels. Ce romantisme faisait du poème et de la lecture un moyen d'éduquer le peuple et s'opposait aux Belles lettres comme supplément d'âme. La manière dont Flaubert aura ironisé sur ce rêve romantique est bien connu. Toutefois, un premier lien était établi entre la littérature et le parler ordinaire, y compris dans la poésie.

Alors que le soleil romantique s'est couché comme l'écrivait Baudelaire, la poésie a dû inventer une **nouvelle modalité de lecture**. Virginia Woolf la dit celle du « lecteur ordinaire ». Ce lecteur, écrit Woolf, « lit pour son propre plaisir plutôt que pour transmettre des connaissances ou corriger l'opinion des autres. Et surtout, un certain instinct le pousse à créer pour lui-même, à partir des éléments qu'il peut grappiller çà et là, une sorte de tout – le portrait d'un homme, l'esquisse d'une époque, une théorie de l'art d'écrire. Il ne cesse jamais, en lisant, de se bricoler quelque structure bancal et incertaine qui lui donnera la satisfaction temporaire de ressembler suffisamment à l'objet réel pour recevoir l'affection, le rire ou le désaccord. » Une lecture, opposée donc à la lecture compétente et savante, qui ressemble à une cueillette et par laquelle une nouvelle phrase, une phrase neuve, se compose ¹.

Une autre lecture aujourd'hui

En plus des deux modes consuméristes, existerait **un autre mode de lecture, moderne** et ajusté à la littérature dans sa modernité. Le lecteur que Woolf décrit est aussi l'écriture qu'elle pratique procédant par vagues successives, jusqu'à ce que se sédimente une phrase, une petite musique ou une image. Mais une telle lecture – tout comme son symétrique l'écriture qui s'en fait le support –

¹ Virginia Woolf est une autrice de romans et non de poésie. Cependant, la manière qu'elle a de formaliser la lecture vaut autant pour un genre que pour l'autre. Il s'agit toujours de parvenir à ce que le texte me dit. Rancière a fait l'ample exégèse de la lecture du « lecteur ordinaire ». Il l'apparie à l'émergence de la démocratie et au principe d'égalité. Le petit texte de Woolf se trouve traduit en ouverture du livre *Le Commun des lecteurs*.

est-elle si différente de ce vague supplément que serait la poésie ? Woolf parle d'une appropriation par les lecteurs de ce qu'ils lisent. La « structure bancale et incertaine » que chacun se bricole a toute ma sympathie. Mais c'est **une structure pour quoi ?**

S'il s'agit de se fabriquer à partir des livres une existence rêvée, voire un modèle d'existence future, nous voilà de nouveau dans **le divertissement**, et finalement les romans de Zola qui dégoûtent de la vie telle qu'elle est, sont mieux.

S'il s'agit que la lecture produise de nouvelles conduites, comme beaucoup le pensent², le risque est de transformer les formes littéraires en force de vie. Cette tendance s'exprime dans le syntagme à la mode de « forme de vie » (Lebensform en allemand). La capacité inventive de l'humanité au formalisme et à la symbolisation est ainsi traduite en force, commune à tous les vivants. L'intensité, l'énergie de la lecture est promue. Il n'est plus question en lisant de se confronter à des mobiles, des décisions et des causes, mais à des flux, des gestes et des rythmes. Selon cette perspective, la poésie fait circuler le lecteur des formes du langage aux formes de la vie, où le symbolique acquiert la substance de ce qu'il nomme. Cela aboutit à un **fétichisme de la matière verbale** (la sonorité ou la trace graphique) ou de la forme, et le livre n'est plus qu'un amoncellement de signes inertes.

Il faut donc **travailler à neuf une théorie de la lecture** qui rende justice de l'orthogonalité interne de la langue et qui le fasse dans notre situation. À la perspective de la poésie comme sujet auquel s'incorporer (voir mon étude sur Rimbaud dans le n°6³), il faut ajouter une modalité de **la lecture comme production**. Celle-ci affirme que la lecture n'est ni de l'ordre du divertissement et de la consommation, ni l'invention, fictive, d'une nouvelle vie, d'une nouvelle forme de vie. Que peut produire un lecteur ?

Woolf a donné une partie de la réponse : **une structure bricolée** où se dédouble le texte et ce à quoi il réfère, non pas liée à l'incompétence du lecteur mais « au défaut des langues ». Lisant, je ne m'imagine pas une scène, je dois composer en moi-même les mots et les phrases qui disent cette scène au plus près. Ainsi la lecture ne fait pas vivre dans les vêtements et les gestes d'un autre, elle me met en état de parler ces gestes-ci, ces vêtements-là dans la langue de tous. Ma lecture transforme le poème en sorte qu'il soit une parole vraie et ce sont les capacités de symbolisation de la langue que je m'approprie.

Par ailleurs, le travail de la lecture est aussi celui du poème sur le lecteur, comme l'écriture est travail sur le poète. Si le monde que ma lecture a composé, que Mallarmé nomme « fiction », est d'abord celui de la langue, l'existence de la poésie dans celle-ci implique un pas supplémentaire. Car elle n'abandonne pas, justement, la dimension référentielle du langage. Elle cherche même à renforcer le lien des mots et des choses.

S'appuyant sur cette dimension, Mallarmé attribue à la poésie, et singulièrement au vers, la capacité de faire apparaître **le « feu jumeau » des mots**, à savoir une séquence sonore inouïe et la « réminiscence de l'objet nommé » (voir Crise de vers). Alors que le formalisme poétique, au moins jusqu'à Mallarmé, aboutissait à écarter certains mots et à produire grâce au vers un mot nouveau, à **motiver dans le vers lui-même chacun de ses mots**, à motiver ce mot qui apparaît dans le vers par le double rapport à ce qu'il nomme et aux sonorités qui l'entourent, le vers libre et le poème en prose ont donné une tout autre ampleur aux **déchets**. Un mot (sa sonorité autant que son sens) ne fait plus justice d'un "canon" formel puisqu'il l'élabore. Le travail de motivation prend alors notamment le tour d'une réflexion sur la destruction et le creusement de la terre et de la langue. D'où la lecture que je propose de Confrontation où **le poème qui me lit autant que je le lis**, flirte avec la conversation courante jusqu'à la méprise.

Situer le poème pour le lire

Avant de proposer la lecture proprement dite du poème, quelques éléments de repérage. Les poèmes en prose de Mallarmé ont pour caractéristique singulière d'accentuer **deux traits** déjà présents dans ceux de Baudelaire : la relation au **journalisme**, et le rapport au genre littéraire de **l'essai**. Alors que Baudelaire, fait tout pour transformer l'essai en nouvelle du journal, coule, en quelque sorte, la réflexion dans le journalisme et attribue à sa poétique cette tâche spécifique de faire

² La liste est nombreuse des commentateurs de la lecture qui, en plus de Rancière, avec ou sans références à Woolf, suivent cette orientation des effets ou de la pragmatique de la lecture.

³ <https://longues-marches.fr/wp-content/uploads/2025/11/6-F-Brunier.pdf>

oublier la réflexion, Mallarmé, ne cesse d'opposer le journal – le quotidien, la chronique et le fait divers lié à la rencontre – à l'intellectualité poétique. Là où Baudelaire vise une « prose musicale, sans rythme et sans rime », Mallarmé cherche dans la prose, « le vers », puisque « vers il y a sitôt que s'accroît la diction, rythme dès que style »⁴. Ainsi chez lui, ces nombreuses ruptures, tant sur le plan de la syntaxe que des thèmes, un poème ajouré comme une dentelle et composé comme un patchwork.

Confrontation est autant celle entre le poète et l'ouvrier qu'entre le journal et l'essai. Ses poèmes en prose pourraient donc avoir pour vocation de répondre au problème suivant : comment un fait quotidien peut-il donner lieu à une pensée ? L'impromptu d'une rencontre relève déjà d'une fiction et d'une forme.

Je connais **deux interprétations** de Confrontation, celle de Jacques Rancière et celle de Bertrand Marchal. Les deux ont pour moi les mêmes limites : elles ne traitent pas le poème dans sa réalité. Celui-ci est lu à travers d'autres poèmes et ils recomposent un discours qui, finalement, apparaît être le leur⁵. Mon projet est tout à fait différent : il s'agit de vérifier dans un poème ce que peut produire la poétique mallarméenne, et dans cette poétique son rapport à la destruction. Dit autrement : est-ce une poésie pour notre temps ? et son travail du négatif peut-il nous servir ?

Je suivrai ici néanmoins les principaux éléments d'analyse avancés par **Rancière** pour situer Confrontation dans l'univers mallarméen.

Le premier point est que le rapport du poète à l'ouvrier est **un rapport d'hostilité**, ainsi le titre, ainsi un autre poème intitulé Conflit. Dans le poème le travail manuel « n'est ni sera glorieux ». Il n'y a pas d'exhaustion, de relèvement, possible du travail. Celui-ci est nul puisque sa mesure est « l'or ordinaire qui s'échange contre le pain ». La consécration du travail est donc « à côté », dans l'ivresse du dimanche (pour Conflit). Consécration faite par l'ouvrier de son propre travail. Celle-ci est un « trou » dans le rythme hebdomadaire, l'ivresse arrivant le samedi soir. « La tâche du poète-Hamlet se précise alors : fixer les "points de clarté" qui rendent à l'honneur assoupi du troupeau la gloire chimérique qu'il cherche instinctivement. »

Rancière accentue là, beaucoup plus que ne le fait Mallarmé, le mépris de classe. Tout le point de Mallarmé est de ne pas se placer à ce niveau mais d'être justement en conflit. Celui-ci ne peut se résoudre à cause du défaut des langues. La conversation entre un bourgeois et un ouvrier est de l'ordre de « l'universel reportage ».

Selon Rancière, le poète pour échapper au populisme, que dirait la glorification du travail du peuple comme la pratiquaient les socialistes utopiques, doit prendre une « décision de séparation ». Ainsi, il ne participe pas du même régime de travail qui est celui de l'aliénation. Sa force de travail n'est pas vendue contre l'or matériel (de l'argent) mais contre l'or métaphysique. Enfin, c'est une décision momentanée, conjoncturelle : l'heure n'est pas venue de « l'union du poète et de la foule ». La séparation vaut solitude du poète et finalement c'est ce que proclament les poèmes en prose.

Ceci est juste, si n'est qu'à plusieurs reprises, il y a dans Confrontation **l'affirmation d'une fraternité**, un salut, une poignée de main. Celle-ci, comme preuve matérielle de la rencontre, est une image qui structure l'ensemble du poème, jusqu'à l'avant-dernier paragraphe : « Le poignée indispensable du métal commun lui sert » : cette poignée de main est cette fois le travail qui circule du poète à l'ouvrier typographe qui composera le poème. Travail séparé ou travail commun par le biais de la lecture ?

•

Détruire pour construire. Un énoncé célèbre de Mallarmé écrit dans une lettre à Eugène Lefébure du 27 mai 1867 le dit : « La Destruction fut ma Béatrice ». Il s'agit de caractériser un principe d'éliminations, où l'on va « de ténèbres en ténèbres » vers « des Ténèbres Absolues ». En creusant les vers qui composent *Hérodiade* en cours Mallarmé toutefois rencontre la matérialité de la langue dont il inventera un poème

⁴ Pour Baudelaire, voir la lettre-préface au *Spleen de Paris*, pour Mallarmé, « Crise de vers ».

⁵ Jacques Rancière, *Mallarmé. La Politique de la sirène*, 1996 et Bertrand Marchal, *La Religion de Mallarmé : poésie, mythologie, religion*, 1988 ainsi que « "Confrontation". Poésie et pensée selon Mallarmé », *Revue des Sciences Humaines*, n°356, 2025.

nouveau. Détruire et construire ne sont plus alors les deux termes opposés en miroir. **Détruire divise construire** selon les paramètres de l'horizon où un signe parmi d'autres crée un paysage et de la verticalité où il en remplace un autre. Le travail – creuser, vider –, l'éminence et le trou, disposent un sol plus vaste, une campagne par monts et creux. Voici le début du poème en prose "Confrontation" de 1895 :

Le matin, las d'été, avant que tout éblouisse, mène dans les prés y perdre l'insomnie. La journée, pour chacun commença, vers ces meules, le bois, un ruisseau ; la promenade se barre invariablement de travail et la sueur survit à la rosée.

Ce thème de la destruction, et cette pratique de l'élimination, d'**écarter les déchets** pour parvenir au poème est constante dans son œuvre. Le terme de **pureté** le dit. Les circonstances du travail, aussi, le commandent. Dans la situation capitale, toujours contemporaine, qui divise les rapports sociaux entre les propriétaires d'or et les prolétaires qui n'ont que leur force, la poésie naît en même temps que le dernier cède à la faim. Celui-ci s'accroche à l'or et à ses rayons, tandis que le poète fuit cet éclat pour un autre. Or, l'opposition n'est qu'apparente, ou la contradiction, mineure.

L'or frappe, maintenant, d'aplomb la race ; ou, comme si son lever ancien avait refoulé le doute, chez les hommes, d'un pouvoir impersonnel suprême, plutôt leur aveugle moyenne, il décrit sa trajectoire vers l'omnipotence – éclat, l'unique, attardé pour un midi imperturbable.

Ajoutez – il paie comptant, loyalement, qui, en raison de la brutale clarté vaincu aussitôt, se déclare sujet.

Comme s'impose en vue d'un autre genre d'honneur, dont la lumière jetée par le métal soit, bien, l'effulgence – du moins, qu'un personnage, isolément, discute, demande les raisons ; fuie, à la limite de portée, pour savoir si le rayon l'accompagne. L'expérimentateur à son péril, alors, installe l'authenticité : que faire, en l'occasion ou supprimant une foule intermédiaire, directement de soi au dieu, que le forcer de reconnaître la pensée, essence, par le résidu, monnaie – tous ensuite, agiront, sans honte, sous la loi visée d'un paraphe privé.

Cette fonction –

À qui –

Sauf que la découvre, la fonde, et l'usurpe un citoyen, reculant l'épreuve jusqu'à sa faim éventuelle.

Le Poète, ou littérateur pur, talent à part, tient l'emploi.

Ainsi, **une relève est assurée**, mue par la magie d'une substitution. *Confrontation* la met en scène sous la forme d'une rencontre avec un terrassier un matin, alors que le poète sort d'une nuit d'insomnie. Cette **rencontre** lui inspire ce poème où se comparent les métiers : le terrassier sera payé, même si on lui demande de remettre la terre là où elle était, alors que le poète perd ce qu'il détruit. Le premier produit un travail aliéné par l'argent qui le rétribue, l'autre une œuvre désintéressée. Toutefois, cette rencontre fournit au poète le moyen d'une compréhension analogique de son travail où se découvre une humanité à sa source. Voici, autrement dite, la rencontre matinale :

Matinée favorable – malgré la nuit sans disparition ni un raccord au latent compagnon qui, en moi, accomplit d'exister, ici le manœuvre mi-enfoui le montre : l'abandonnerai-je à la salutation machinale infligée par l'élan et le heurt de l'outil, incessamment, vers la Somme dont brille l'horizon ? Mon regard sur le sien limpidement appuyé, confirme, pour l'humble croyant en cette richesse, une déférence, oh ! qu'un serrement de main s'y devine muet – puisque le meilleur qui se passe entre deux gens, toujours leur échappe, en tant qu'interlocuteurs.

L'expression probabrmement concerne la littérature –

Pourquoi ne la rédiger au retour, cursive preuve ultérieurement qu'un jour de grand soleil, peut-être, j'ai perçu, dans la différence qui le sépare du travailleur, l'attitude, exceptionnelle, commise au lettré.

Une élégance, la dernière, elle se renforce de la seule bravoure encore, ou devant le numéraire, persiste, ainsi que la fleur d'à-présent humaine : qui porte quelques privilèges, anonymement, de royauté.

Ne pas se récrier, témoignant le contraire.

Mallarmé ne s'arrête pas à l'opposition entre l'ouvrier et le poète : c'est une « *matinée favorable* ». Mais favorable à qui ? Peut-être aux deux, c'est-à-dire à l'humanité. Nous aurions dans ce poème **l'une de ces**

alliances du prolétaire et de l'intellectuel si favorable à l'humanité. Il faut pour cela en comprendre les circonstances.

C'est que le « *manœuvre mi-enfoui* » dans le trou qu'il est en train de creuser, montre au poète, ce « *latent compagnon* », cet autre manœuvre inconscient qui le travaille. À partir de là **une alternative** : où abandonner l'ouvrier à son travail et son statut de salarié et aux différences sociales, ou le saluer.

Cette deuxième option sera décidée. C'est le moment du « *serrement de main* », « *muet* ». J'y vois, pour ma part, **une fraternisation** qui se passe de mots, si les mots anticipent, comme ceux qu'on échange, sur la littérature. Mais justement, alors qu'ici elle en procède, elle est l'égale d'un **salut muet**, de tout geste où se reconnaît un monde. C'est ce moment de fraternité qui doit être rédigé au retour et que l'on lit.

La suite du texte est conséquente à ce qui vient d'arriver. Malgré ou même grâce à la différence entre l'ouvrier et le poète, l'un étant le négatif de l'autre, **l'humanité est apparue**, pour l'un comme pour l'autre. Il ne s'agit pas d'opposer travail salarié et travail désintéressé comme semble l'évoquer au début le poème, il s'agit de les dialectiser pour qu'apparaisse « *la fleur d'à-présent humaine* », c'est-à-dire une humanité **générique**, émancipée. Le dernier passage « *Ne pas se récrier, témoignant le contraire* » vaut pour l'un comme pour l'autre, et indique qu'il faut, au premier mouvement subi de repli, « *se récrier* », c'est-à-dire s'éviter, s'ignorer, opposer courageusement « *témoignant le contraire* » l'engagement vers l'autre, déjà, une humanité.

Pour autant cette rencontre matinale que synthétise un salut, une poignée de main, demeure **une confrontation**. Car à la différence déjà évoquée du prolétaire et du poète s'ajoute celle entre poète et journaliste. S'il s'agit bien de rédiger un fait divers ce ne sera pas selon les normes du reportage.

Si votre méprise se bornait à convertir en procédés journaliers un artifice qui, tiré de la parole, enfin, la peut reléguer au courant ; voilà, apparemment, la presse, intéressante –

Quelle **différence alors nouvelle, entre les gens de lettres**, aussi bien poètes que journalistes ? L'enjeu est de faire plus que mettre dans la main une pièce de monnaie, que l'occasion de cette rencontre donne lieu à plus de conséquences qu'un article dans la presse.

Une carrière ne se propose aux lettres, mais on use du mot à la façon de lyriques célébrant le parcours de l'astre jusqu'à sa hauteur accoutumée – que tout à l'heure il va toucher – ascension par avancement. Ce métier manque, pour des motifs, dont un la rareté du génie à travers l'existence et, par suite, telle obligation au remplissage y suppléant, comme tire à la ligne un feuilleton.

S'il est possible de faire profession des lettres, le gain ne saurait se confondre entre le « *tire à la ligne* » et le poète, le premier briguant les honneurs et se plaçant, à la fois au-dessus du prolétaire et s'aliénant pourtant comme lui, le second pris dans l'intermittence du travail qui le confronte aux pertes. Il y a quelque honneur, voire de l'héroïsme, à écrire de la poésie. Le travail désintéressé y donne un nouveau tour aux déchets dont l'origine est inconsciente. **Les déchets**, dont le prolétaire n'a rien à tirer puisqu'ils lui sont rétribués au même titre que le travail productif, ils sont au contraire, pour le poète, l'occasion de **faire l'expérience de l'inconscient du langage**. Quand la rémunération, en plein soleil, annule toute valeur au travail, son obscur défaut indique **une présence secrète**. L'or y acquiert une autre substance.

Nulle vente ni qu'homme trafique, avec l'âme ou, sinon, il ne comprend pas.

La poignée indispensable du métal commun lui sert, professionnellement, avant qu'il ne pense d'en vivre, à accomplir son tour, jongleur sacré, ou éprouver l'intelligence de l'or.

Aucun sens, conséquemment, de tricher et introduire le coup de pouce qui, plutôt, reste la caresse statuaire créatrice à l'idée.

• •

Synthétisons cette lecture de *Confrontation*.

La rencontre que met en scène le poème est d'abord celle d'un poète et d'un terrassier. Elle est l'occasion d'une réflexion sur le travail pour le poète et le lecteur. Elle est aussi la production d'un poème, le récit finalement d'**une occasion manquée**, d'un « *Grand fait divers* » qui n'aura pas lieu, se transformant en image d'un **creusement au sein de la langue**. Car il s'est agi dans le poème de faire comparaître le poète au bord du trou creusé depuis l'aube par quelqu'un d'autre. Le travail du poète porte sur la langue

qui n'est pas uniquement la sienne, qui est même depuis l'aube travaillée par les autres. Son travail de transformation, s'il se fait dans le sens d'une purification, n'est pas un rejet ou une correction des mots de l'autre. L'or des mots de la poésie est aussi fait du parler du peuple.

Par certains aspects ce poème est irritant. Le terrassier est cantonné à un travail aliénant quand le poète, seul, a compris l'intérêt du travail désintéressé. S'en tenir là, ce serait lire *Confrontation* comme une vignette sociale, un tableau du monde ouvrier confronté au monde bourgeois, comme en dressent les *Tableaux parisiens* de Baudelaire. De même que le poète est divisé (il a en lui un terrassier de la langue), l'ouvrier doit être divisé. Mais il n'est pas du ressort de la poésie de traiter des contradictions des ouvriers. Par contre elle convoque celles des lecteurs.

Alors, face à l'idéologie du travail toujours productif, toujours utile et qui rapporte, le poème affirme que c'est au prix d'un travail désintéressé et généreux que **la lecture fait apparaître l'alliance**, dans le registre de la forme et du symbolique, **du poète et du lecteur**. Ce dernier est finalement placé en situation de travailler la lecture, de produire des déchets, notamment ceux de ses méprises. Nul divertissement, nulle forme de vie nouvelle ici. Pas même de promesse. Mais un travail sur ce que peut produire une langue en partage.

● ● ●